Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 148 (2016)
Heft: 3

Artikel: "Le récit des événements accomplis parmi nous"
Autor: Butticaz, Simon
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-685905

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 148 (2016), P. 607-625

«LE RÉCIT DES ÉVÉNEMENTS ACCOMPLIS PARMI NOUS» (LC 1,1)

Œuvre de Dieu ou actes d'apôtres ?

SIMON BUTTICAZ

Résumé

*Adossé aux travaux consacrés à la mémoire sociale, le présent article examine le projet éditorial de l'évangéliste Luc. Précisément : seul de tous les auteurs du Nouveau Testament, l'*auctor ad Theophilum *a relié, dans une œuvre en deux volets, l'événement Jésus aux « actes » de ses premiers témoins. Unique en son genre, ce récit double des « choses accomplies parmi nous » trahit une métamorphose dans la représentation des origines chrétiennes : la mémoire fondatrice de la mouvance lucanienne ne se cantonne plus au ministère, à la mort et à la résurrection du maître de Nazareth, mais englobe désormais aussi le dire et le faire de ses successeurs immédiats. De quoi cette mutation est-elle le symptôme historique ? Et comment l'évaluer théologiquement ? Deux questions auxquelles la présente étude s'efforce d'apporter des éléments de réponse.*

1. Luc-Actes : autopsie d'une mutation

Seul de tous les évangélistes du Nouveau Testament, Luc a composé une suite d'évangile[1]. Précisément, à la tradition de Jésus – ses dits et ses faits – recueillie dans le troisième évangile, l'auteur à Théophile est venu appondre, dans un second λόγος (*cf.* Ac 1,1), la mémoire de ses disciples et premiers témoins[2]. Sans précédent dans les annales de la littérature chrétienne ancienne, ce geste mérite d'être soigneusement examiné : de quoi est-il significatif *historiquement* ? Et comment l'évaluer *théologiquement* ?

[1] *Cf.* J. A. FITZMYER, *The Gospel According to Luke (I – IX). Introduction, Translation, and Notes*, Garden City / New York, Doubleday, 1981, p. 3 : « There is the unique aspect of the Lucan Gospel, in that it alone is fitted in the New Testament with a sequel ».

[2] Ici et pour ce qui suit : C. MOUNT, « Luke-Acts and the Investigation of Apostolic Tradition : From a Life of Jesus to a History of Christianity », *in* : J. FREY, C. L. ROTHSCHILD, J. SCHRÖTER (éds), *Die Apostelgeschichte im Kontext antiker und frühchristlicher Historiographie* (BZNW 162), Berlin / New York, de Gruyter, 2009, p. 382-383.

De notre avis, c'est à construire, voire à inventer, une *mémoire apostolique* appelée à réguler la tradition des origines chrétiennes, que contribue le diptyque Luc–Actes[3]. Dans cette œuvre en deux volets en effet, se souvenir de l'événement Jésus (l'évangile) est désormais indissociable de la mémoire de ses premiers témoins (les Actes des apôtres). Ensemble, ils constituent la matrice «formative» (qui sommes-nous ?) et «normative» (que devons-nous faire ?) de la mouvance dont Luc se réclame[4]. Notre hypothèse de travail rejoint et prolonge – l'intérêt pour les *memory studies* en plus[5] et selon un argumentaire

[3] C'est initialement à Henry J. Cadbury que revient le mérite d'avoir démontré l'unité éditoriale au fondement du troisième évangile et des Actes des apôtres et, en conséquence de quoi, proposé la formule *Luc–Actes* pour désigner cette œuvre en deux parties (ID., *The Making of Luke–Acts*, Londres, SPCK, 1958, p. 8).

[4] Sur les dimensions «formative» et «normative» du travail de mémoire: J. ASSMANN, *Religion and Cultural Memory. Ten Studies*, trad. R. Livingstone, Stanford, Standford University Press, 2006, p. 38.

[5] Ont récemment inauguré l'intérêt de l'exégèse néotestamentaire pour les théories consacrées à la mémoire sociale (dans un ordre antéchronologique et sans prétention d'exhaustivité): S. HÜBENTHAL, *Das Markusevangelium als kollektives Gedächtnis* (FRLANT 253), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2014; ID., «Pseudepigraphie als Strategie in frühchristlichen Identitätsdiskursen? Überlegungen am Beispiel des Kolosserbriefs», *SNTU.A* 36 (2011), p. 61-92; S. C. BARTON, L. T. STUCKENBRUCK, B. G. WOLD (éds), *Memory in the Bible and Antiquity. The Fifth Durham-Tübingen Research Symposium (Durham, Septembre 2004)* (WUNT 212), Tübingen, Mohr Siebeck, 2007; E. NORELLI, «La notion de 'mémoire' nous aide-t-elle à mieux comprendre la formation du canon du Nouveau Testament ?», *in:* J.-D. KAESTLI, P. ALEXANDER, *The Canon of Scripture in Jewish and Christian Tradition/Le canon des Écritures dans les traditions juive et chrétienne* (PIRSB 4), Prahins, Zèbre, 2007, p. 169-206; W. H. KELBER, «The Generative Force of Memory: Early Christian Traditions as Processes of Remembering», *BTB* 36/1 (2006), p. 15-22; A. KIRK, T. THATCHER (éds), *Memory, Tradition, and Text. Uses of the Past in Early Christianity* (SBL.SS 52), Leiden/Boston, Brill, 2005. Vigoureux dans la recherche consacrée au Jésus historique et à la transmission de sa «mémoire» aux origines du christianisme, l'intérêt pour les théories et travaux sur la mémoire sociale est encore largement embryonnaire dans les études lucaniennes. Nous pouvons, à cet endroit, nommer la monographie de C. A. BAKER, *Identity, Memory and Narrative in Early Christianity. Peter, Paul, and Recategorization in the Book of Acts*, Eugene, Pickwick Publications, 2011 qui s'est, lui aussi, penché sur la mise en scène de mémoires apostoliques dans le second tome lucanien ainsi que sur leur fonction identitaire dans ce contexte de communication et, surtout, l'étude de K. BACKHAUS, «Mose und der *Mos Maiorum*. Das Alter des Judentums als Argument für die Attraktivität des Christentums in der Apostelgeschichte», *in:* C. BÖTTRICH, J. HERZER (éds), *Josephus und das Neue Testament: Wechselseitige Wahrnehmungen. II. Internationales Symposium zum Corpus Judaeo-Hellenisticum 25.-28. Mai 2006, Greifswald* (WUNT 1.209), Tübingen, Mohr Siebeck, 2007, p. 401-428, ce dernier appliquant les *social memory studies* à la construction, dans les Actes canoniques, d'une «Herkunftsmemoria» et d'une «Stiftungsmemoria». Pour Backhaus cela dit, c'est la construction d'une continuité vis-à-vis d'Israël qui oriente centralement le projet lucanien d'écriture, et non la mise en place d'une chronique narrative de la *traditio apostolica* (*ibid.*, p. 402: «Meine Leitthese [...] lautet: '*Lukas' kanonisiert – namentlich in der Apostelgeschichte – das Vergangenheitsbild des Christentums, und zwar durch Einzeichnung in die biblisch-jü-*

propre – une thèse classique diversement développée par Gerhard Schneider[6], Michael Wolter[7], François Bovon[8] et, plus récemment, par Gregory Sterling[9], Christopher Mount[10] ou, encore, Enrico Norelli[11]. Il convient néanmoins de ne pas confondre l'avènement chez Luc d'une mémoire apostolique avec la thèse d'un *Frühkatholizismus* défendue, en son temps, par Ernst Käsemann[12]. Car, en Luc–Actes, toute visée institutionnelle, notamment soutenue par des ministères organisés, une vie sacramentelle codifiée et une claire conception de la succession apostolique, fait encore défaut[13].

Mémoire de Jésus et mémoire des apôtres sont donc reliées sous la plume de Luc. En témoigne déjà, au stade de la préface du troisième évangile (Lc 1,1-4), l'évocation de la chaîne ininterrompue de transmission dont a bénéficié

dische 'Urgeschichte', als deren berufene Wahrerin er seine Gemeinschaft darstellt. Als narrativer Spezialist für das soziale Gedächtnis verortet er seine junge Gemeinschaft im monumentalen Vergangenheitsraum Israels und unterfüttert seinen aktuellen Geltungsanspruch durch den ersten literarischen Entwurf gepflegter Erinnerung im Urchristentum. Die archaische Tradition der biblischen Literatur, ‚Mose', nutzt er dabei apologetisch zum Anschluss an die griechisch-römischen Geltungsstandards, für die der *mos maiorum*, im weiten Sinn verstanden, Identität, Legitimation und Konkurrenzfähigkeit stiftet [...]» [l'auteur souligne]). Nous prolongeons dans cet article l'approche développée dans ces différents travaux ainsi que certains de leurs questionnements et résultats.

[6] G. Schneider, *Lukas, Theologe der Heilsgeschichte* (BBB 59), Königstein, Hanstein, 1985.

[7] M. Wolter, «Die anonymen Schriften des Neuen Testaments. Annäherungsversuch an ein literarisches Phänomen», *ZNW* 79 (1988), p. 13-15.

[8] F. Bovon, «La structure canonique de l'Évangile et l'Apôtre», *Cristianesimo nella storia* 15 (1994), p. 559-576; Id., «The Apostolic Memories in Ancient Christianity», *in:* Id. (éd.), *Studies on Early Christianity* (WUNT 161), Tübingen, Mohr Siebeck, 2003, p. 1-16.

[9] G. E. Sterling, *Historiography and Self-Definition: Josephos, Luke-Acts and Apologetic Historiography* (SupNT 64), Leiden *et al.*, Brill, 1992 (*ibid.*, p. 386: «Luke-Acts defines Christianity both internally and externally. The two are related by the recognition that Christianity is a movement in history. It must understand both itself and the world in which it exists. It was essential therefore to define Christianity in terms of Rome (politically innocent), Judaism (a continuation), and itself (*traditio apostolica*)».)

[10] C. Mount, «Luke-Acts and the Investigation of Apostolic Tradition: From a Life of Jesus to a History of Christianity», *art. cit.*, p. 380-392 (avec, néanmoins, une datation tardive des Actes, à l'époque de Papias singulièrement; *ibid.*, p. 386, note 13).

[11] E. Norelli, «Gli Atti degli apostoli sono una storia del cristianesimo ?», *Rivista di storia del cristianesimo* 12 (2015), p. 13-50. Pionnier dans l'utilisation des *social memory studies* dans d'autres études, Norelli ne semble pas – si nous l'avons correctement lu – en faire usage ici.

[12] E. Kaesemann, *Essais exégétiques*. Version française par D. Appia, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1972, en particulier p. 142-143, 157-158. Reste que, malgré ses accents problématiques, cette thèse reconnaissait avec raison la clôture, dans les Actes de Luc, d'un temps fondateur du christianisme reliant les apôtres à Jésus lui-même.

[13] À ce sujet, lire la bonne mise au point de H. Conzelmann, A. Lindemann, *Arbeitsbuch zum Neuen Testament* (UTB 52), Tübingen, Mohr Siebeck, 2004[14], p. 345.

l'*auctor ad Theophilum* et, avec lui, le christianisme de deuxième génération dans son ensemble : c'est par le truchement d'une *traditio* autorisée – celle de « ceux qui ont été, dès le commencement, témoins oculaires et qui sont devenus serviteurs de la parole »[14] – que leur est parvenu le message du salut (1,2 : καθὼς παρέδοσαν ἡμῖν οἱ ἀπ' ἀρχῆς αὐτόπται καὶ ὑπηρέται γενόμενοι τοῦ λόγου)[15]. De même : que l'auteur des Actes ait situé la « didachè apostolique » en tête des quatre *notae ecclesiae* de la première communauté à Jérusalem n'est de ce point de vue pas surprenant ; c'est dorénavant sur l'« enseignement des apôtres » (2,42a : διδαχὴ τῶν ἀποστόλων) que se construit l'Église selon Luc[16]. Bref, les souvenirs du passé sont désormais ordonnés à une tradition qui en contrôle et en soutient la transmission : *la mémoire de l'Évangile prêché et vécu par les apôtres et premiers disciples de Jésus*[17]. Précisément, se reconnaît ici un dispositif mémoriel qui a déterminé le christianisme naissant dans son ensemble – que ce soit la « Bible » de Marcion, les Pères apologètes ou les plus anciennes listes canoniques : nous voulons parler de la dualité « de l'Évangile *et* de l'apôtre »[18].

Cela dit, si cette dualité fera florès dans les annales du christianisme ancien, pourquoi éclot-elle avec Luc ?[19] Et qu'est-ce qui, d'un point de vue historique, permet d'expliquer ce phénomène ? De notre avis, il a partie liée

[14] Ici et dans la suite de l'article, nous proposerons nos propres traductions, parfois inspirées de la *Traduction Œcuménique de la Bible* (2010). Dans le cas contraire, nous signalons entre parenthèses la traduction utilisée.

[15] Avec H. Klein, *Das Lukasevangelium* (KEK I/3), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2006, p. 74 : « Die Garanten der Tradition sind für Lukas die Apostel ». *Cf.* déjà aussi M. Wolter, « Die anonymen Schriften des Neuen Testaments. Annäherungsversuch an ein literarisches Phänomen », *art. cit.*, p. 13-15.

[16] Avec M. Wolter, « Die anonymen Schriften des Neuen Testaments », *art. cit.*, p. 14-15.

[17] *Cf. ibid.*, p. 13-15.

[18] À ce sujet, l'étude programmatique de F. Bovon, « La structure canonique de l'Évangile et l'Apôtre », *art. cit.*, p. 559-576. Ici et pour ce qui suit, voir aussi D. Marguerat, *La première histoire du Christianisme* (Les Actes des apôtres) (Lectio Divina 180), Paris/Genève, Cerf/Labor et Fides, 2003, ch. 2, en particulier p. 64-65.

[19] On en reconnaît déjà les prémices chez Paul, par exemple lorsqu'il exhorte les Corinthiens à l'imiter dans son *imitatio Christi* et à se souvenir de lui en tout temps, conservant les traditions telles qu'il les leur a transmises (1 Co 11,1-2). Pareil dispositif sera également appliqué au quatrième évangile par le rédacteur de l'épilogue consigné au chapitre 21 : ici aussi, la tradition de Jésus – notamment ses σημεῖα (Jn 20,30) – est située à distance du « nous » auquel ressortit le lecteur, la lectrice et médiatisée par le témoignage autorisé du « disciple bien-aimé » (*cf.* Jn 21,24 : « C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites, et nous savons que véridique est son témoignage »). Pour ces différents exemples et d'autres encore : E. Norelli, « La notion de 'mémoire' nous aide-t-elle à mieux comprendre la formation du canon du Nouveau Testament ? », *art. cit.*, p. 176-180 et M. Wolter, « Die anonymen Schriften des Neuen Testaments », *art. cit.*, p. 13. Pour l'œuvre lucanienne, lire en particulier : C. K. Barrett, « The First New Testament ? », *NT* 38 (1996), p. 102-103. Et, pour l'ensemble : F. Bovon, « La structure canonique de l'Évangile et l'Apôtre », *art. cit.*, p. 559-576.

avec la «rupture de tradition» *(Traditionsbruch)* – pour reprendre une notion forgée par Jan Assmann[20] – provoquée dans les années 60-70 par l'extinction de la génération apostolique[21]. Pour sûr, la disparition de ces garants naturels de la mémoire des origines – une mémoire alors éminemment personnelle, affective et «communicationnelle»[22] – a plongé la chrétienté émergente au cœur d'une importante «crise dans le souvenir collectif»[23]: comment transmettre, actualiser et développer la tradition des origines en l'absence de ministères institués et face à l'efflorescence de trajectoires centrifuges balayant alors le microcosme chrétien ? *Comment, si ce n'est par mobilisation et mise en scène scripturaire d'une mémoire d'apôtre(s) ?*[24] Partant, c'est à explorer *cette mutation dans la représentation des origines chrétiennes* que nous nous proposons de consacrer cette brève étude de l'œuvre lucanienne.

[20] J. Assmann, *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, trad. de l'allemand par D. Meur, Paris, Flammarion, 2010, p. 30. Une application aux origines chrétiennes en a déjà été faite par W. Kelber, «The Works of Memory: Christian Origins as Mnemo-History – A Response», *in*: A. Kirk, T. Thatcher (éds), *Memory, Tradition, and Text*, *op. cit.*, p. 244.

[21] Ici et pour la suite de notre développement: U. Schnelle, *Die ersten 100 Jahre des Christentums 30–130 n. Chr. Die Enstehungsgeschichte einer Weltreligion*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2015, p. 304-319.

[22] Sur ce mode du souvenir dont il forge l'expression: J. Assmann, *La mémoire culturelle*, *op. cit*, p. 43-51.

[23] *Ibid.*, p. 197. Nous rejoignons, ici et dans ce qui suit, C. Keith, «Prolegomena on the Textualization of Mark's Gospel: Manuscript Culture, the Extended Situation, and the Emergence of the Written Gospel», *in*: T. Thatcher (éd.), *Memory and Identity in Ancient Judaism and Early Christianity. A Conversation with Barry Schwartz* (SBLSS 78), Atlanta, SBL Press, 2014, p. 159-184. Dans le sillage des travaux de W. Kelber, C. Keith a appliqué les notions de *Traditionsbruch* et de *zerdehnte Situation* à la «textualisation» de la tradition orale chez Marc dans les années 60 ou 70, identifiant, dans ce processus situé en réaction à différents *Traditionsbrüche* (crucifixion, persécutions néroniennes, destruction du second Temple, disparition de la génération apostolique), l'avènement d'une «mémoire culturelle» du premier christianisme. S'inspirant des travaux et catégories de Jan Assmann, Keith considère que cette mémoire à dimensions «formative» et «normative» viendrait prendre le relais de la «mémoire communicationnelle» des premiers témoins de Jésus, alors menacée d'extinction suite à leur disparition. Sur cette période de recomposition, de définition et de stabilisation de la mémoire chrétienne des origines et sa mise en scène dans les écrits du Nouveau Testament, voir aussi: S. Hübenthal, «Pseudepigraphie als Strategie in frühchristlichen Identitätsdiskursen? Überlegungen am Beispiel des Kolosserbriefs», *art. cit.*, p. 61-92 (elle aussi exploite, à cet effet, les potentialités des *social memory studies*).

[24] Sur l'importance des mémoires d'apôtres mobilisées dans la littérature des générations postapostoliques pour construire un âge de référence de la chrétienté: E. Norelli, «La notion de 'mémoire' nous aide-t-elle à mieux comprendre la formation du canon du Nouveau Testament?», *art. cit.*, p. 176-180 (*ibid.*, p. 178-179: «La construction ou mieux les différentes constructions de ce temps des origines s'effectuent dans la mémoire collective non seulement à l'aide de certaines images de Jésus, mais aussi à l'aide de certaines images de l'apôtre ou des apôtres. Cela est évident dans les textes de la deuxième génération et des générations successives, comme les Actes des apôtres écrits par Luc et les Actes apocryphes, mais aussi pour les Pastorales ou les deux

Pour ce faire, *nous commencerons* par investiguer le vocabulaire de l'événement – singulièrement les substantifs πρᾶγμα et ἔργον – employé par l'auteur à Théophile pour décrire l'œuvre du salut : dans quelle mesure s'y reflète l'avènement d'un âge dit apostolique à valeur « formative » et « normative » ? Cette enquête se recommande d'autant plus que, dans la préface à son diptyque, Luc a choisi d'affilier son projet historiographique[25] au « récit des *événements* accomplis parmi nous » (Lc 1,1 ; trad. TOB ; nous soulignons) entrepris par ceux qui l'ont devancé. C'est dire s'il y a là une catégorie centrale pour déterminer la représentation de l'histoire du salut véhiculée par son écriture et pour vérifier l'intégration, dans ce cadre, des protagonistes de la première génération chrétienne. *Dans un deuxième temps*, nous nous arrêterons sur une page emblématique du livre des Actes : les adieux de Paul aux anciens de l'Église d'Éphèse (Ac 20,18b-35). Seul discours du second tome de Luc à être adressé à une communauté croyante, nous questionnerons l'image des origines chrétiennes qui se détache de cette scène explicitement située au seuil de l'époque postapostolique, Paul prédisant à plusieurs reprises sa mort prochaine (Ac 20,25.29). Ce sera également l'occasion de déterminer le rôle précis que l'auteur à Théophile reconnaît à ses *dramatis personae* dans et face aux événements de salut : dans quelle mesure peut-on parler de médiation à leur propos ?[26] Et en quoi cet office confirme-t-il la métamorphose de la mémoire des origines dont nous faisons l'hypothèse ici ? Quelques remarques conclusives sur l'incidence théologique de ce geste d'écriture viendront *finalement* boucler ce parcours d'exégèse.

2. Un récit d'événements[27]

2.1. *Les* πράγματα dans la préface de Luc

C'est, nous l'avons dit, dans la préface de son évangile que se lit la première occurrence de la notion d'événement : πράγματα, en grec (Lc 1,1). Une occur-

lettres de Pierre devenues canoniques, ainsi que pour ce qui nous reste des œuvres de Papias de Hiérapolis et d'Hégésippe. Mais cette situation est déjà attestée bien plutôt, par des témoignages qui montrent à l'évidence combien une construction de la mémoire incluant la figure de l'apôtre appartient à l'essence même du christianisme »).

[25] Nous n'entrerons pas ici dans le difficile débat entourant le genre de Luc-Actes. Simplement, de plusieurs manières, la préface lucanienne entend, selon nous, situer cette œuvre dans l'orbite de la littérature historiographique antique. Ainsi, aussi : M. Wolter, *Das Lukasevangelium* (HNT 5), Tübingen, Mohr Siebeck, 2008, p. 60.

[26] En prolongement, notamment, des études classiques conduites à ce propos par F. Bovon « L'importance des médiations dans le projet théologique de Luc », *NTS* 21 (1974-75), p. 23-39 et J. Dupont, « L'apôtre comme intermédiaire du salut dans les Actes des apôtres », *RThPh* 30 (1980), p. 342-358.

[27] *Cf.* F. Bovon, *L'évangile selon saint Luc (1,1–9,50)* (CNT IIIa), Genève, Labor et Fides, 1991, p. 37 : « Nous n'avons [...] à nous attendre ni à une monographie scientifique, ni à un traité de doctrine, mais à un récit d'événement ».

rence exposée à un questionnement nourri dans l'histoire de l'exégèse moderne. En effet : quelle est la provenance traditionnelle de ce terme ? Quelle en est la sémantique exacte ? Et que recouvre-t-il précisément sous la plume de Luc ?

Dans son étude extensive de la préface lucanienne – de son vocabulaire et de son style, singulièrement – [28], Loveday Alexander a conclu à l'emploi d'un terme neutre, sans connotation ou affiliation particulières, à traduire sommairement par « faits » (*facts*)[29]. Il est vrai que l'écriture historienne de l'Antiquité, si elle fait parfois usage de ce vocable[30], lui préfère le plus souvent la forme active πράξεις, soit les « hauts-faits » des hommes illustres (par ex. : les πράξεις Ἀλεξάνδρου relatés par Strabon)[31] ; c'est là, comme le reconnaît Loveday Alexander, le terme dont elle est friande[32]. Partant, le choix de Luc n'est sûrement pas anodin, dérogeant à un langage consacré pour lui substituer un vocabulaire neutre ou différemment connoté. Ce n'est qu'ultérieurement, dans l'histoire de la réception, qu'un rapprochement entre l'écrit à Théophile et le genre des πράξεις sera opéré[33], donnant naissance au titre sous lequel nous est connu le second volet de ce diptyque : Πράξεῖς (τῶν) ἀποστόλων ou *Actus* (ou *Acta*) *apostolorum*[34].

S'agit-il pour autant d'un pis-aller ou d'un choix par défaut ? Pas nécessairement, dans la mesure où le terme apparaît déjà, à quelque 125 reprises, dans la traduction des Septante, transcrivant le vocable דבר (le plus souvent) et

[28] L. Alexander, *The Preface to Luke's Gospel. Literary Convention and Social Context in Luke 1,1-4 and Acts 1,1* (SNTS.MS 78), Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 102-146.

[29] *Ibid.*, p. 112.

[30] Polybe, *Histoires* 1,3,9 ; 1,4,1.2 ; D. d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* 1,7,4 ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives* 20,157 ; Lucien de Samosate, *Comment il faut écrire l'histoire* § 47.55.56.57 ; etc. À ce sujet : M. Wolter, *Das Lukasevangelium*, *op. cit.*, p. 62.

[31] Strabon, *Géographie* II,1,9. *Cf.* L. Alexander, *op. cit.*, p. 112 : « For the Greek and Roman historians, history was primarily an account of great deeds and the men who performed them (*cf.* Herod., *Proem.*), rather than of 'events'. » ; Id., « Formal Elements and Genre. Which Greco-Roman Prologues Most Closely Parallel the Lukan Prologues ? », *in* : D. P. Moessner (éd.), *Jesus and the Heritage of Israel. Luke's Narrative Claim upon Israel's Legacy*, vol. 1, Harrisburg, PA, Trinity Press International, 1999, p. 22-23 : « The "business" (τὰ πράγματα) which is Luke's subject does not even have the heroic flavor of the πράξεις ("deeds, exploits") which are more often associated with historical narratives ».

[32] Une recherche sommaire chez Polybe permet déjà de noter les occurrences suivantes : Polybe, *Histoires* 1,1,1(2x).2.4 ; 1,3,1.4.8 ; etc.

[33] *Cf.* D. Marguerat, *Les Actes des apôtres (1–12)* (CNT Va), Genève, Labor et Fides, 2007, p. 18.

[34] Clément d'Alexandrie, *Le pédagogue* 2,1,16,2 ; *Stromates* 1,50,6 ; 1,89,4 ; 1,91,1 ; 4,97,3 ; 5,75,4 ; 5,82,4 ; 6,165,1 ; Irénée, *Contre les hérésies* 3,13,3 ; etc. Références chez E. Norelli, « Gli Atti degli apostoli sono una storia del cristianesimo ? », *art. cit.*, p. 13, note 1. Voir aussi : J. A. Fitzmyer, *The Acts of the Apostles. A New Translation with Introduction and Commentary* (AB 31), New York *et al.*, Doubleday, 1998, p. 47.

désignant ainsi autant l'action de l'humain que l'agir de Dieu[35]. Sa sémantique s'inscrit ainsi à proximité du substantif ῥήματα, tout en ressortissant à un registre de langue plus élevé[36]. François Bovon voit ainsi juste lorsqu'il déclare : « le pluriel πράγματα est probablement l'équivalent grec du concept sémitique de ῥήματα (דְּבָרִים) "paroles-actes" de Dieu (Ac 5,32), donc événements de l'histoire du salut tels que Luc les conçoit : où Dieu, par sa parole et par le message de ses envoyés, agit avec les humains »[37]. Mais à quoi, précisément, ce terme renvoie-t-il sous la plume de Luc ? Quels sont ces événements accomplis dont ses devanciers comme lui-même se sont efforcés de composer le récit ? Dans la préface des Actes, Luc reviendra, à titre rétrospectif, sur l'objet de son premier λόγος, faisant porter son propos sur « toutes les choses que Jésus a commencé (ἤρξατο) à faire et à enseigner jusqu'au jour où il fut enlevé [...] » (1,1). C'est dire si l'œuvre de salut réalisée en Jésus Christ (*cf.* l'emploi du verbe ποιεῖν), depuis son baptême (Lc 3,23 : ἀρχόμενος ; *cf.* Ac 1,1 : ἤρξατο)[38] jusqu'à son ascension, figure en bonne place parmi ces πράγματα[39]. En témoigne aussi l'emploi au passif du verbe πληροφορέω suggérant, obliquement, une intervention divine (*passivum divinum*) dans ces événements[40]. Cela dit, rien n'empêche d'élargir la sémantique du terme au témoignage de la résurrection rendu par les premiers disciples de Jérusalem à Rome, donc aux faits et gestes de la première génération chrétienne, selon la chronique que Luc en livre dans son second tome[41]. Pour sûr, si Loveday Alexander a défendu l'hypothèse selon

[35] Minoritaire, l'emploi de πρᾶγμα à propos de Dieu se lit notamment en Gn 19,22 ; Es 10,23 ; 25,1 ; 28,22 ; Am 3,7. Voir : C. Maurer, « πράσσω κτλ. », *ThWNT* VI, 1959, p. 638-639.

[36] H. J. Cadbury, « Commentary on the Preface of Luke », *in* : F.J. Foakes Jackson, K. Lake (éds), *The Beginnings of Christianity. Part I : The Acts of the Apostles*, Londres, Macmillan and Co, 1922, p. 496.

[37] F. Bovon, *L'évangile selon saint Luc (1,1–9,50)*, *op. cit.*, p. 37.

[38] Pour C. K. Barrett, *The Acts of the Apostles* (ICC), Edimbourg, T&T Clark, 1994, p. 66-67, ce verbe pourrait conserver son sens fort en Ac 1,1, élevant dès lors les Actes au rang de continuation de l'œuvre débutée avec Jésus. Cette lecture ne ferait que renforcer la thèse défendue dans le présent article. Sur le renvoi d'Ac 1,1 à Lc 3,23 : H. Conzelmann, *Die Mitte der Zeit. Studien zur Theologie des Lukas* (BHTh 17), Tübingen, Mohr Siebeck, 1954, p. 8, n. 2 ; l'auteur en déduit toutefois, de manière erronée comme il est largement admis aujourd'hui, que les chapitres de l'enfance ne faisaient pas initialement partie du troisième évangile. *Cf.* E. Norelli, « Gli Atti degli apostoli sono una storia del cristianesimo ? », *art. cit.*, p. 36 *sq.*

[39] C'est d'ailleurs, là également, le critère qui sera donné pour le remplacement de Judas : avoir été du nombre de ceux qui ont accompagné Jésus, à commencer par son baptême jusqu'au jour de son enlèvement (Ac 1,21).

[40] Avec E. Lohse, « Lukas als Theologe der Heilsgeschichte », *EvTh* 14 (1954), p. 261.

[41] Ainsi aussi : F. Bovon, *L'évangile selon saint Luc (1,1–9,50)*, *op. cit.*, p. 43 ; J.A. Fitzmyer, *The Gospel According to Luke, op. cit.*, p. 292 ; C. Mount, « Luke-Acts and the Investigation of Apostolic Tradition : From a Life of Jesus to a History of Christianity », *art. cit.*, p. 386.

laquelle πληροφορέω serait, dans la *koinè* parlée, l'équivalent de πληρόω[42] – l'un des deux verbes lucanien (avec πίμπλημι) servant à exprimer un accomplissement prophétique (par ex: 1,20.57; 2,6.21.22; 4,21; etc.)[43] –, il n'empêche que son usage en tête du troisième évangile ne peut être simplement banalisé: d'ordinaire employé à propos d'entités humaines dans le Nouveau Testament (par ex.: 2 Tm 4,5.17)[44], il ménage, là aussi, une immanquable ambivalence ou inclusivité sémantique, réunissant à l'enseigne d'un seul et même vocable l'œuvre divine comme l'action humaine. Enfin, l'horizon temporel ou, mieux dit, le *terminus ad quem* que la préface du troisième évangile assigne à ces «faits» mérite également d'être noté: le groupe en «nous», nommé à deux reprises dans ces lignes (1,1: ἐν ἡμῖν; 1,2: ἡμῖν), s'il est mis au bénéfice des effets historico-salutaires des πράγματα relatés (c'est ici la valeur résultative du participe parfait πεπληροφορημένα)[45], en est néanmoins tenu à distance[46]; pour cette génération de croyants – Luc, Théophile, les πολλοί et, avec eux, l'ensemble des destinataires de l'œuvre –, les événements sont désormais révolus (*cf.* πεπληροφορημένα) et accessibles par un processus de transmission (*cf.* καθὼς παρέδοσαν ἡμῖν), *uniquement*[47]. Et cela, à la différence de la génération des «témoins oculaires [...] devenus serviteurs de la parole» dont le dire et le faire émargent, quant à eux, aux «choses accomplies parmi nous».

Avant de clore ce paragraphe, il convient encore de noter une semblable ambivalence ménagée autour du terme λόγος. Précisément, utilisé au singulier en Lc 1,2 – à propos du ministère de la parole endossé par la génération des apôtres (ὑπηρέται γενόμενοι τοῦ λόγου) –, il réapparaît ensuite au verset 4, mais au pluriel cette fois-ci (ἵνα ἐπιγνῷς [...] λόγων τὴν ἀσφάλειαν)[48]. Avec

[42] L. Alexander, *op. cit.*, 111-112.

[43] *Cf.* J. A. Fitzmyer, *The Gospel According to Luke, op. cit.*, p. 293, qui préconise, par ailleurs, ce sens en Lc 1,1.

[44] Ainsi: H. Klein, *op. cit*, p. 74, note 17.

[45] F. Bovon commente ainsi ce passage (Id., *L'évangile selon saint Luc*, *op. cit.*, p. 38): «Distance chronologique et proximité émotionnelle sont inséparables aussi bien dans l'historiographie biblique que profane. Notre identité, notre existence même sont faites par les événements qui se sont 'accomplis'. Foi et mémoire ne font qu'un pour Israël». Voir aussi: J. A. Fitzmyer, *The Gospel According to Luke, op. cit.*, p. 293: «It [le "nous"] denotes the people who are now affected by salvation-history». Sur cette valeur du parfait: Blass-Debrunner-Rehkopf § 340: «Das Perfektum vereinigt gleichsam Präsens und Aorist in sich, indem es die *Dauer* des *Vollendeten* ausdrückt» (italiques dans l'original).

[46] M. Wolter, *Das Lukasevangelium*, *op. cit.*, p. 63: «Lukas [kennzeichnet] die Ereignisse, von denen seine Vorgänger erzählt haben und von denen auch er selbst erzählen will, als eine Geschehensfolge, auf die nicht nur er und seine Zeitgenossen, sondern auch seine 'vielen' Vorgänger als ein abgeschlossenes Ganzes *zurückblicken*» (l'auteur souligne).

[47] Avec M. Wolter, *Das Lukasevangelium*, *op. cit.*, p. 62-63. *Contra* L. Alexander, *op. cit.*, p. 112, qui souhaite différencier les deux groupes en «nous» qui pointent dans la préface de Luc – sans argument probant, selon nous.

[48] Ici et pour la suite, voir aussi E. Norelli, «Gli Atti degli apostoli sono una storia del cristianesimo?», *art. cit.*, p. 22-23.

quelle nuance ? Sous la plume de l'auteur à Théophile, le substantif λόγος au singulier[49] – employé tour à tour de manière absolue («la parole»), avec un génitif d'auteur (ὁ λόγος τοῦ θεοῦ ou τοῦ κύριου) ou avec un génitif objectif (ὁ λόγος τῆς σωτηρίας; ὁ λόγος τῆς χάριτος αὐτοῦ; ὁ λόγος τοῦ εὐαγγελίου) – est une grandeur quasi personnifiée qui désigne la «Parole de Dieu»[50]; instituée à plusieurs reprises en sujet de verbes d'action[51], elle a souvent été tenue par les exégètes pour le véritable protagoniste du livre des Actes[52]. *Quid* maintenant de l'usage pluriel de ce nom commun ? En Lc 1,4, les λόγοι sont associés au verbe κατηχέω, qui, s'il évoque le plus souvent dans le Nouveau Testament «un enseignement de nature religieuse» (Rm 2,18; 1 Co 14,19; Ga 6,6; Ac 18,25), peut aussi désigner plus sobrement des nouvelles ou des bruits entendus (Ac 21,21.24)[53]. Comment trancher: ces «paroles» sont-elles des rumeurs qui circulent à propos des premiers chrétiens ou faut-il y voir des enseignements de type catéchétique ? De notre avis, la seconde option convient mieux à l'intention de communication exprimée dans la préface[54]: ce à quoi Luc entend contribuer à la suite de nombreux autres, c'est à asseoir la *certitude* ou la *solidité* (*cf.* ἀσφάλεια)[55] des λόγοι ouïs par Théophile – et cela, par le déploiement d'un récit *rigoureux* (*cf.* ἀκριβῶς), *ordonné* (*cf.* καθεξῆς) et, on l'a dit, adossé à la *tradition apostolique*. Or, s'étant efforcé jusqu'ici de présenter la fiabilité de ses sources – chrétiennes et, en particulier, apostoliques –, il serait pour le moins étonnant que Luc prête, au final, crédit à des informations parvenues aux oreilles de Théophile par des canaux de diffusion externes au microcosme chrétien[56]. Bref, les λόγοι en question ne sont pas

[49] Lc 1,2; 4,32.36; 5,1; 8,11.21; 11,28; 22,61; 24,19; Ac 4,4.29.31; 6,2.4.7; 8,4.14.25; 10,36.44; 11,1.19; 12,24; 13,5.7.26.44.46.48.49; 14,3.25; 15,7.35.36; 16,6.32; 17,11.13; 18,5.11; 19,10.20; 20,32.35.

[50] A. Debrunner *et al.*, art. «λέγω κτλ.», *ThWNT* IV, 1942, p. 69-147.

[51] Ac 6,7; 12,24; 18,5; 19,20.

[52] Dans ce sens, notamment: D. W. Pao, *Acts and the Isaianic New Exodus* (WUNT 2.130), Tübingen, Mohr Siebeck, 2000, p. 159: «[T]he word of God in Acts travels from Jerusalem, the center of the Lukan writings, into the world of the nations. The discussion of the itinerary of the word's journey in Acts shows that the word should be considered the main character of the narrative».

[53] F. Bovon, *L'évangile selon saint Luc (1,1–9,50)*, *op. cit.*, p. 43; C. Spicq, *Lexique théologique du Nouveau Testament*, Fribourg / Paris, Éditions universitaires / Cerf, 1991, p. 806-808.

[54] C'est là, aujourd'hui, l'opinion majoritaire dans la recherche: J.A. Fitzmyer, *op. cit.*, p. 289-290; H. Klein, *op. cit.*, p. 76; C. Spicq, *op. cit.*, p. 808; C. Clivaz, «La rumeur, une catégorie pour articuler autoportraits et réceptions de Paul», *in*: D. Marguerat (éd.), *Reception of Paulinism in Acts*, Leuven *et al.*, Peeters, 2009, p. 239-259 (*passim*). L'argumentaire qui suit s'adosse à ces travaux.

[55] K. L. Schmidt, «ἀσφάλεια κτλ.», *ThWNT* I, 1933, p. 503; G. Schneider, «ἀσφάλεια κτλ.», *EDNT* I, 1990, p. 175-176; C. Spicq, *op. cit.*, p. 220-227.

[56] C'est là, pourtant, l'hypothèse soutenue par M. Wolter, *Das Lukasevangelium*, *op. cit.*, p. 67-68.

des propos informes et déficitaires colportés dans l'univers païen au sujet de la foi chrétienne, mais *des enseignements religieux* dans lesquels Théophile a été préalablement instruit; une *paideia* chrétienne désormais achevée – c'est là la valeur temporelle de l'aoriste κατηχήθης –[57], mais appelant encore une reconnaissance ou une confirmation de sa valeur *apostolique*. Une problématique qui se reconnaît, ailleurs également, dans la littérature chrétienne au tournant du IIe siècle (*cf.* Col 1,6.9; 1 Tm 2,4; 4,3; 2 Tm 2,25; 3,7; Ti 1,1; He 10,26; 2 P 2,21).

Partant, l'usage de λόγος en Lc 1,1-4 se prête au même double sens que le terme πράγματα: s'il désigne au singulier la «Parole de Dieu» – instance souveraine qui, dans le livre des Actes, motive et légitime le témoignage des apôtres –, ce vocable s'applique, dans son acception plurielle, aux discours humains développés à son propos et par lesquels Dieu devient audible[58]. Le discours apostolique tenu à Jérusalem lors de la Pentecôte livre de cette dialectique une belle illustration, l'usage de λόγος oscillant du pluriel (2,22.40) au singulier (2,41), avec comme effet probable de manifester que «la parole divine se concrétise [...] seulement au travers de la parole de l'apôtre», Pierre en l'occurrence[59].

Quel bilan tirer de ce rapide survol de la préface lucanienne ? De notre avis, outre le «flou rhétorique» souvent noté par les chercheurs à la suite de Jean-Noël Aletti – Luc entourant d'un épais brouillard l'identité des protagonistes engagés dans l'acte de communication et la nature exacte des événements narrés – [60], c'est son ambivalence sémantique et grammaticale qui retient l'attention: à la différence du récit de Marc[61] dont le thème déclaré est l'«évangile de Jésus Christ» (εὐαγγελίον Ἰησοῦ Χριστοῦ), donc à la fois le message qu'il proclame (1,14-15) et celui qu'il personnifie (8,35)[62], Luc souhaite livrer un récit d'«événements». Mieux, comme on l'a vu à l'étude de la préface, ce récit d'événements ne se limite plus seulement aux dits et faits du maître de Galilée, mais s'élargit aussi à l'agir de la première génération

[57] Avec C. Spicq, *op. cit.*, p. 808.

[58] Avec E. Norelli, «Gli Atti degli apostoli sono una storia del cristianesimo ?», *art. cit.*, p. 22.

[59] *Ibid.*, p. 23 (notre traduction).

[60] J.-N. Aletti, *L'art de raconter Jésus Christ. L'écriture narrative de l'évangile de Luc* (Parole de Dieu), Paris, Seuil, 1989, p. 221-222 (l'expression citée se trouve aux deux pages indiquées); P. Létourneau, «Commencer un évangile: Luc», *in:* D. Marguerat (éd.), *La Bible en récits. L'exégèse biblique à l'heure du lecteur. Colloque international d'analyse narrative des textes de la Bible, Lausanne (mars 2002)* (Le Monde de la Bible 48), Genève, Labor et Fides, 2003, p. 330-334.338.

[61] *Vorlage* probable de Luc selon la théorie des deux sources, l'évangile de Marc pourrait ainsi émarger, comme on le pense souvent, à ces πολλοί à l'avoir précédé (*cf.* Lc 1,1).

[62] *Cf.* C. Combet-Galland, «L'Évangile selon Marc», *in:* D. Marguerat (éd.), *Introduction au Nouveau Testament* (Le Monde de la Bible 41), Genève, Labor et Fides, 2008[4], p. 57.

chrétienne (Paul inclus). Partant, non seulement Luc soumet la solidité de son œuvre (1,4 : ἀσφάλεια) à une *traditio* apostolique (*cf.* καθὼς παρέδοσαν ἡμῖν οἱ ἀπ' ἀρχῆς αὐτόπται καὶ ὑπηρέται γενόμενοι τοῦ λόγου), mais surtout il en livre la *chronique narrative*[63] : la tradition des premiers témoins n'est pas seulement ici la norme critique de la mémoire des origines, elle en fait dorénavant partie intégrante, représentant avec l'événement Jésus une époque de fondation unique et révolue.

2.2. La notion d'événement dans le livre des Actes

Exploitée dans la préface du troisième évangile, quelle sera la fortune de la notion d'événement dans la suite de l'œuvre lucanienne ? Si l'auteur à Théophile ne fait qu'un autre emploi du terme πρᾶγμα dans son diptyque – à propos de la fraude commise par Ananias et Sapphira (Ac 5,4), donc *in malam partem* –, à plusieures reprises par contre, il recourt à un vocable sémantiquement apparenté pour désigner l'entreprise des premiers chrétiens : le terme ἔργον au singulier (Ac 5,38 ; 13,2.41[2x] ; 14,26 ; [voir aussi 15,17-18, mais dans certains manuscrits seulement]). Un rapide examen devrait nous autoriser à en circonscrire le sens chez Luc.

Si en 5,38-39, Gamaliel s'interroge encore sur l'origine – divine ou humaine (*cf.* ἐὰν ᾖ ἐξ ἀνθρώπων [...] εἰ δὲ ἐκ θεοῦ ἐστιν) – de cette « œuvre », la séquence déroulée entre Actes 13 et 14 permet d'en recueillir plusieurs caractéristiques majeures[64] :

1) il s'agit d'une œuvre commissionnée par Dieu (13,2 : ὃ προσκέκλημαι) et dont il reste l'auteur permanent (13,41 : ἐργάζομαι ἐγώ), même si son déploiement historique intervient à la faveur d'une entreprise humaine, en l'occurrence l'évangélisation menée par Barnabé et Paul sur mandat de l'Église d'Antioche (13,2 ; *cf.* 14,26 : εἰς τὸ ἔργον ὃ ἐπλήρωσαν) ;
2) cette « œuvre » est située dans le prolongement des Écritures d'Israël, comme il ressort à la lecture de la citation d'Habacuc 1,5LXX livrée en 13,41. Une citation que Luc a probablement retenue en raison même du terme ἔργον[65], si l'on en croit son redoublement rédactionnel (13,41d)[66]. En clair : à travers cette œuvre se réalise un dessein déjà ancien auguré par les prophètes, Habacuc en tête. Cela dit, cet accomplissement prophétique doit s'accompagner d'une composante paradoxale : son rejet en Israël. Dans le contexte immédiat du chapitre 13, ce refus de croire (οὐ μὴ πιστεύσητε)

[63] C. Mount, « Luke-Acts and the Investigation of Apostolic Tradition : From a Life of Jesus to a History of Christianity », *art. cit.*, p. 380-392.

[64] U. Schnelle a bien perçu le rôle structurant du terme ἔργον pour la séquence qui s'étend d'Ac 13,1 à 14,28 (Id., *Apostle Paul: His Life and Theology*, Grand Rapids, Baker, 2005, p. 120).

[65] Ainsi : J. Roloff, *Die Apostelgeschichte* (NTD 5), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1981, p. 208.

sera aussitôt actualisé par les mesures d'ostracisme prises, à l'instigation des Ἰουδαῖοι, à l'encontre des prédicateurs de la résurrection (*cf.* 13,50)[67];

3) promu par Dieu mais actualisé par l'humain, inscrit en accomplissement des Écritures juives mais rejeté par ceux à qui il était destiné, que recouvre exactement l'ἔργον en question ? Rencontrée en 14,26, soit au terme du périple missionnaire qui a conduit Barnabé et Paul à Chypre, puis en Asie Mineure, la dernière occurrence du terme considéré nous indique la piste à suivre. En effet, à leur retour dans l'Église d'Antioche, les deux évangélistes vont en livrer le compte-rendu suivant : « ils rapportaient tout ce que fit Dieu avec eux et qu'il ouvrit pour les nations une porte de foi » (14,27). Si, ici aussi, la *synergie* du divin et de l'humain est notifiée (*cf.* ὅσα ἐποίησεν ὁ θεὸς μετ' αὐτῶν)[68], la nouveauté vient du *contenu* de l'œuvre dont il est question. C'est l'extension du salut aux païens, autrement dit, l'universalisation du témoignage rendu à la résurrection que semble désigner l'ἔργον annoncé par Habacuc[69]. Si cette entreprise a été promue par Barnabé et Paul à la faveur de leur premier voyage missionnaire, elle n'en a pas moins déclenché une crise en Israël, suscitant le refus des Ἰουδαῖοι dans leur majorité[70];

4) un autre phénomène d'intratextualité entre Actes 13 et la préface lucanienne peut encore être noté : outre l'isotopie de l'*agir* que l'on rencontre de part et d'autre (Lc 1,1 : περὶ τῶν πεπληροφορημένων ἐν ἡμῖν πραγμάτων ; Ac 13,41 : ἔργον ἐργάζομαι ἐγὼ ; ἔργον), c'est aussi la sémantique de la *narration* qui relie entre eux ces différents passages (Lc 1,1 : ἀνατάξασθαι διήγησιν ; Ac 13,41 : ἐάν τις ἐκδιηγῆται ὑμῖν). Inscrits dans l'histoire et le temps, les événements accomplis sont susceptibles d'être mis en récit. Ce que feront d'ailleurs sans attendre Paul et Barnabé, racontant à travers la Phénicie et la Samarie la conversion des nations (Ac 15,3 : ἐκδιηγούμενοι

[66] Absent de certains témoins textuels, le codex de Bèze et le codex Laudianus notamment, le dédoublement d'ἔργον est attesté dans les manuscrits les plus anciens et les plus fiables. Sur l'attribution de cette duplication au travail rédactionnel de Luc : T. Holtz, *Untersuchungen über die alttestamentlichen Zitate bei Lukas* (TU 104), Berlin, Akademie-Verlag, 1968, p. 19-21. *Cf.* D. Marguerat, *Les Actes des apôtres (13–28)* (CNT Vb), Genève, Labor et Fides, 2015, p. 53.

[67] D. Marguerat, *Les Actes des apôtres (13–28)*, *op. cit.*, p. 53.

[68] *Cf.* D. Marguerat, *Les Actes des apôtres (13–28)*, *op. cit.*, p. 79, qui souligne que, ainsi explicitée, il s'agit d'une exception dans les Actes.

[69] Avec *ibid.*, p. 53. Pour l'ensemble du point, voir aussi : *ibid.*, p. 79-80.

[70] R. Pesch, *Die Apostelgeschichte. 2. Teilband: Apg 13–28*, Zürich *et al.*/ Neukirchen-Vluyn, Benziger/Neukirchener, 1986, p. 43, citant G. Lohfink, « Gibt es noch Taten Gottes ? », *Orientierung* 42 (1978), p. 125, affirme à juste titre : « Das 'Werk Gottes' ist nun Gottes eschatologisches Handeln an Israel und an den Heiden, insbesondere die Heidenmission. "Aber das unglaubliche und staunenerregende ,Werk Gottes' ist deutlich mehr als nur die Heidenmission. Denn es führt ja jenes Israel, das nicht glaubt, in die tiefste Krise, nämlich in das Gericht Gottes hinein. Offensichtlich ist hier mit 'Werk Gottes' das gesamte Geschehen gemeint, in welchem sich Gott aus Israel ein neues Volk sammelt, das an Gottes Geschichtstaten glaubt und das offen ist für die Heiden". »

τὴν ἐπιστροφὴν τῶν ἐθνῶν). Luc, dans sa *diégèse* à Théophile, leur emboîtera le pas, offrant de l'oracle séculaire du prophète Habacuc une nouvelle actualité.

Quel bilan tirer de ce rapide examen des vocables πρᾶγμα et ἔργον dans l'œuvre de Luc ? Il confirme les observations faites au stade de la préface de l'évangile : au confluent de l'humain et du divin [71], les « événements » racontés ne se limitent *ni au seul kérygme christo-sotériologique (comme chez Paul) ni à l'Évangile de Jésus Christ, depuis le baptême de Jean jusqu'au récit du tombeau vide (comme chez Marc)* [72], mais incluent désormais *l'histoire des premiers témoins*, en particulier la mondialisation de l'alliance d'Israël favorisée par les prédicateurs de la résurrection, Paul en tête [73].

Ce changement dans la représentation des origines chrétiennes aura, on s'en doute, des incidences théologiques non négligeables, comme le reconnaît Daniel Marguerat : désormais, « avec les Actes, l'Évangile fait histoire » [74]. L'Église a non seulement une origine qui la fonde, mais aussi un passé dont elle émane. Au grand dam de certains théologiens et biblistes, Franz Overbeck, l'exégète de Bâle, n'hésitant pas à qualifier l'entreprise lucanienne d'« indécence à l'échelle de l'histoire mondiale » (« Taktlosigkeit von welthistorischen Dimensionen » ; notre traduction). L'erreur de Luc ? Avoir fautivement amalgamé l'Évangile, dans son unicité eschatologique, avec l'histoire et le monde des humains [75].

Cela dit, si ce récit d'événements ne s'achève pas avec les apparitions du Ressuscité (Lc 24,13-53 ; Ac 1,4-11), mais intègre, dans la « mémoire culturelle » du christianisme naissant [76], les « actes » de ses premiers témoins, reste à se demander où et comment Luc a choisi de clore cette époque de fondation.

[71] *Cf.* F. Bovon, « Lorsque l'humain et le divin se rencontrent : Les Actes des apôtres », *in : En Actes. Textes et documents du Rassemblement catéchétique romand (Genève, 1988)*, Lausanne, Agence Romande d'éducation chrétienne, 1989, p. 69-73.

[72] Bonnes remarques à ce propos, chez E. Lohse, *art. cit.*, p. 264-266.

[73] *Cf.* aussi C. Mount, « Luke-Acts and the Investigation of Apostolic Tradition : From a Life of Jesus to a History of Christianity », *art. cit.*, en particulier p. 382-383 et 386-387.

[74] D. Marguerat, « Les Actes des apôtres », *in :* Id. (éd.), *Introduction au Nouveau Testament. Son histoire, son écriture, sa théologie* (Le Monde de la Bible 41), Genève, Labor et Fides, 2008[4], p. 127. *Cf.* aussi ici et pour ce qui suit : C. Mount, « Luke-Acts and the Investigation of Apostolic Tradition : From a Life of Jesus to a History of Christianity », *art. cit.*, p. 387.

[75] Bien connue, la citation est ici tirée de J. Frey, « Fragen um Lukas als 'Historiker' und den historiographischen Charakter der Apostelgeschichte: Eine thematische Annäherung », *in* : J. Frey, C. L. Rothschild, J. Schröter (éds), *Die Apostelgeschichte im Kontext antiker und frühchristlicher Historiographie* (BZNW 162), Berlin / New York, de Gruyter, 2009, p. 12. J. Frey présente par ailleurs la position de Franz Overbeck en ces termes : « Nach seinem Verständnis der 'christlichen Urliteratur' durften die Evangelien eigentlich keine Fortsetzung finden, so dass die Einfügung der urchristlichen Tradition in einen umfangreicheren und fortlaufenden Geschichtsverlauf deren eschatologischen und weltvereinenden Charakter gerade zerstören musste » (*ibid.*, p. 11).

[76] Au sujet de la « mémoire culturelle » dont il forge l'expression, lire : J. Assmann, *La mémoire culturelle*, *op. cit.*, p. 47-51.

Selon nous, un épisode des Actes, en particulier, met en scène la fin de la période des origines et l'avènement du christianisme postapostolique[77]. Nous voulons parler du discours de Paul face aux anciens de l'Église d'Éphèse (Ac 20,18b-35).

3. Aux origines du christianisme postapostolique : «l'Évangile de la grâce de Dieu» et Paul, son héraut (20,18b-35)[78]

Seule prise de parole des Actes adressée à une communauté croyante, les adieux de Paul à Milet échafaudent un subtil scénario chronologique suspendu entre passé, présent et futur[79]. Précisément, comme l'ont régulièrement noté les exégètes de Luc, l'adverbe νῦν, répété à trois reprises (v. 22.25.32), situe la parole de Paul à un seuil temporel[80] : adossé à un passé érigé en objet de mémoire[81], il ouvre sur une nouvelle période historique que caractérisent l'absence de l'apôtre[82] et le développement d'«hérésies»[83].

Si l'avenir ainsi décrit correspond probablement à la situation de la «mouvance» lucanienne, située qu'elle est à distance de la génération des témoins oculaires (*cf.* Lc 1,2)[84], il est intéressant d'examiner la manière dont le discours de Milet esquisse à l'intention du christianisme postapostolique la mémoire des commencements : *elle est ostensiblement bifocale*. En effet, outre *la figure de Paul* – non seulement ses dires mais aussi ses gestes (v. 18b-21.24.25-27.31.33-35) –, ce sont «les paroles du Seigneur Jésus» (20,35b ; nous soulignons) et, plus particulièrement, son enseignement éthique (20,35c), que le christianisme de la fin du Ier siècle se doit de commémorer[85]. Une nouvelle fois, se reconnaît

[77] Ainsi, notamment : J. Jervell, *Die Apostelgeschichte* (KEK 3), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1998, p. 509 : «Nur Paulus in der Apostelgeschichte hält eine solche Rede [un discours d'adieux], womit die apostolische Epoche in der Kirche endet ; diese endet also mit Paulus».

[78] Pour un premier développement dans ce sens : S. Butticaz, «The Construction of Apostolic Memories in the Light of two New Testament Pseudepigrapha (2 Tim and 2 Pet)», *ASE* 33/2 (2016), p. 344-345.

[79] *Cf.* J. Dupont, *Le discours de Milet. Testament pastoral de Saint Paul* (Lectio Divina 32), Paris, Cerf, 1962, p. 22-23.

[80] Par ex. : D. Marguerat, *Les Actes des apôtres (13–28)*, *op. cit.*, p. 243.

[81] *Cf.* 20,18c (ἐπίστασθε), 20,31 (μνημονεύοντες), 20,34 (γινώσκετε) et 20,35b (μνημονεύειν).

[82] Ac 20,25.29.

[83] Ac 20,29-30. Ici et pour la suite : D. Marguerat, *op. cit.*, p. 231-232.

[84] Une «mouvance» d'obédience (post-)*paulinienne*, selon K. Löning, «Paulinismus in der Apostelgeschichte», *in :* K. Kertelge (éd.), *Paulus in den neutestamentlichen Spätschriften. Zur Paulusrezeption im Neuen Testament* (Quaestiones disputatae 89), Freiburg *et al.*, Herder, 1981, p. 203-209 ou D. Marguerat, *Les Actes des apôtres (1–12)* (CNT Va), Genève, Labor et Fides, 2007, p. 19-20.

[85] *Cf.* aussi D. Marguerat, *Les Actes des apôtres (13–28)*, *op. cit.*, p. 228-242.

ici la structure «du Seigneur et de l'apôtre», la génération des «pères» formant avec l'Évangile du maître l'incontournable matrice mémorielle des origines. Et au sein de cette génération-là, c'est à Paul en particulier que revient la fonction d'assurer la continuité (en aval) avec l'Église de Luc[86].

On rétorquera peut-être que, selon la définition bien connue que Luc donne de l'apostolat, Paul n'est jamais gratifié – à deux exceptions près (14,4.14) – du titre d'apôtre (ἀπόστολος, en grec). Correcte, la remarque lexicale n'invalide pas la thèse d'une reprise ici de la dualité au fondement du premier christianisme. Simplement, pour l'auteur des Actes, la génération des origines ne se limite pas au collège des Douze, mais englobe ceux qu'il désigne du titre de μάρτυς[87], soit les *apôtres*[88], *Étienne* (le chef de file des Sept)[89], ainsi que *Paul*[90]. C'est à travers ces trois personnes ou groupes de personnes que s'actualise, dans le livre des Actes, le message du salut (*cf.* Ac 8,25 où le participe διαμαρτυράμενοι est utilisé en parallèle du syntagme λαλήσαντες τὸν λόγον τοῦ κυρίου)[91] et que doit se diffuser le témoignage de la résurrection jusqu'à Rome[92]. Non transmissible, cet office appartient exclusivement à la première génération chrétienne[93]. Partant, chez Luc aussi, se donne à recon-

[86] Avec G. SCHNEIDER, *Lukas, Theologe der Heilsgeschichte*, *op. cit.*, p. 82.

[87] Sur l'usage de ce vocable dans les Actes, voir J. DUPONT, «L'apôtre comme intermédiaire du salut dans les Actes des apôtres», *art. cit.*, p. 348-349. Inventaire complet des termes associés à la sémantique du témoignage chez G. SCHNEIDER, *Lukas, Theologe der Heilsgeschichte*, *op. cit.*, p. 61-65.

[88] Ac 1,8: ἔσεσθέ μου μάρτυρες; 1,22: μάρτυρα τῆς ἀναστάσεως αὐτοῦ; 2,32: πάντες ἡμεῖς ἐσμεν μάρτυρες; etc. *Cf.* déjà aussi en Lc 24,48: ὑμεῖς μάρτυρες τούτων.

[89] Ac 22,20: τὸ αἷμα Στεφάνου τοῦ μάρτυρός σου.

[90] Ac 22,15: ἔσῃ μάρτυς; 26,16: προχειρίσασθαί σε ὑπηρέτην καὶ μάρτυρα. Ici et pour ce qui suit, voir aussi l'article d'E. NORELLI, «Gli Atti degli apostoli sono una storia del cristianesimo ?», *art. cit.*, p. 13-50; dans ces lignes, Norelli a défendu l'hypothèse des Actes comme chronique narrative ou «démonstration historique» de l'époque du témoignage unique et normatif rendu à Jésus et endossé par les Douze et par Paul, une époque inscrite dans la continuité temporelle du troisième évangile et faisant désormais figure de référence (ou de passage obligé vers la «Parole») pour le temps de Luc et de ses destinataires.

[91] L'observation a été faite par E. NORELLI, «Gli Atti degli apostoli sono una storia del cristianesimo ?», *art. cit.*, p. 23.

[92] Si on élargit notre examen aux verbes [δια-]μαρτύρομαι ainsi qu'aux substantifs μαρτυρία et μαρτύριον, on s'aperçoit que ce lexique parcourt le récit des Actes d'une borne à l'autre, de Jérusalem à Rome, et en assure ainsi la cohérence (2,40; 4,33; 8,25; 10,42; 18,5; 20,21.23.24.26; 22,18; 23,11; 26,22; 28,23). Propositions similaires chez J.-N. ALETTI, «Esprit et témoignage dans le livre des Actes. Réflexions sur une énigme», *in*: E. STEFFEK, Y. BOURQUIN (éds), *Raconter, interpréter, annoncer. Parcours de Nouveau Testament* (Le Monde de la Bible 47), Genève, Labor et Fides, 2003, p. 226-227, en particulier note 6.

[93] A. GEORGE, *Études sur l'œuvre de Luc* (Sources bibliques), Paris, Gabalda, 1978, p. 374: «Pour Luc, il n'y a pas de deuxième génération de témoins du ressuscité, ni donc d'apôtres, mais la parole des Douze [et il faudrait ajouter, celle de Paul] demeure à jamais le message de l'Église» (l'ajout entre crochets est nôtre).

naître la dualité au fondement de la littérature chrétienne ancienne[94] : c'est dans l'Évangile attesté par les premiers témoins de la résurrection, Paul avec eux, que *tout* l'Évangile advenu en Jésus Christ se donne à découvrir pour les générations à venir (20,27 : οὐ γὰρ ὑπεστειλάμην τοῦ μὴ ἀναγγεῖλαι πᾶσαν τὴν βουλὴν τοῦ θεοῦ ὑμῖν)[95]. Simplement, le titre d'apôtre ne lui est pas entièrement assimilable, Luc le réservant au groupe des Douze ; sa fonction spécifique : signifier la continuité (en amont, cette fois-ci) entre le temps de l'Église et celui de Jésus – du Jésus terrestre, singulièrement[96].

4. Reprise et conclusion

Le projet lucanien d'écriture ne se laisse pas réduire à la nouveauté inaugurée avec Marc : la mise par écrit, dans un « scénario biographique », de l'Évangile de Jésus Christ[97]. Dans l'œuvre à Théophile se prépare une autre métamorphose inhérente au devenir du premier christianisme : *l'avènement d'un âge dit apostolique*[98]. La disparition tragique, au tournant des années 60, des grandes figures des origines en fut l'un des moteurs. Car comment, face à la perte de ces mémoires vivantes du passé, transmettre et réguler la tradition de Jésus ?

À l'image des auteurs pseudépigraphes dont les écritures vont se multiplier dans le dernier quart du Ier siècle et au seuil du IIe siècle – pensons aux lettres deutéro-pauliniennes, à l'épître de Jacques, à la *prima* et *secunda Petri* ou à la lettre de Jude –, la réponse de Luc consistera à soumettre l'Évangile du Christ à une norme contraignante : *la tradition des apôtres*[99]. Ou, pour le

[94] Avec F. Bovon, « La structure canonique de l'Évangile et l'Apôtre », *art. cit.*, p. 559-576, en particulier les p. 561-562.566.575.

[95] D. Marguerat, *Les Actes des apôtres (13–28)*, *op. cit.*, p. 243 : « [A]vec la prédication de Paul, *tout* l'Évangile a été légué à ceux qui le suivent » (l'auteur souligne) ; J. Roloff, *op. cit.*, p. 303 : « [D]ie Lehre, wie sie in der Kirche unter Berufung auf die Großen Zeugen der Anfangszeit überliefert wird, enthält die unverkürzte Summe der christlichen Wahrheit ».

[96] D. Marguerat, *Les Actes des apôtres (1–12)*, *op. cit.*, p. 64 et 66.

[97] Pour de plus amples détails à ce sujet : Ch. Keith, « Prolegomena on the Textualization of Mark's Gospel: Manuscript Culture, the Extended Situation, and the Emergence of the Written Gospel », *art. cit.*, p. 159-184.

[98] *Cf.* H. Conzelmann, *Grundriss der Theologie des Neuen Testaments*, Tübingen, Mohr Siebeck, 1992[5], 332 : « Das apostolische Zeitalter ist eine Idee, das Produkt eines freilich schon früh konstruierten Geschichts*bildes* » (l'auteur souligne). Pour de plus amples détails, lire : C. Mount, « Luke-Acts and the Investigation of Apostolic Tradition : From a Life of Jesus to a History of Christianity », *art. cit.*, p. 380-392.

[99] Pour une perspective large sur cette littérature, lire : F. Vouga, *Les premiers pas du christianisme : les écrits, les acteurs, les débats* (Le Monde de la Bible 35), Genève, Labor et Fides, 1997, p. 14-15.175-204. À propos de la littérature anonyme et pseudonyme du Nouveau Testament comme réponse à la crise des années 60-70, se référer notamment à : M. Wolter, « Die anonymen Schriften des Neuen Testaments. Annäherungsversuch

dire avec Jacques Dupont, si, chez Luc, le salut repose encore et toujours sur l'événement Jésus Christ, «ce salut opéré par Dieu dans le temps nous est [désormais] connu par ceux qui ont été les témoins immédiats de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus. [...] C'est sur leur témoignage que l'Église a été fondée une fois pour toutes, et dans ce témoignage qu'elle trouve la norme définitive de sa foi et de son unité»[100].

Ce n'est pas tout : Luc ne se contentera pas seulement d'ordonner la mémoire des origines à une tradition instituée en norme, il en écrira aussi *l'histoire «officielle»*, inscrivant le témoignage des Douze et celui de Paul – volontairement alignés l'un sur l'autre[101] – dans son «récit des événements accomplis parmi nous» (trad. TOB)[102]. En clair : par son écriture historiographique[103], Luc a grandement contribué à l'émergence, voire même à l'invention, d'un âge d'or de la chrétienté, dotant l'Église ancienne d'un récit fondateur, érigeant Paul et les Douze en «figures-souvenir»[104] et s'efforçant ainsi de contenir les développements centrifuges qui menaçaient son unité et sa cohérence[105].

Enfin, cette entreprise littéraire n'est pas, on l'a vu, sans incidences théologiques : sous la plume de Luc en effet, l'événement central de la foi chrétienne ne se limite plus à la vie, à la mort et à la résurrection du maître de Nazareth.

an ein literarisches Phänomen», *art. cit.*, p. 1-16 ; ID., *Die Pastoralbriefe als Paulustradition* (FRLANT 146), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1988 ; S. HÜBENTHAL, «Pseudepigraphie als Strategie in frühchristlichen Identitätsdiskursen? Überlegungen am Beispiel des Kolosserbriefs», *art. cit.*, p. 61-92 ; C. KEITH, «Prolegomena on the Textualization of Mark's Gospel: Manuscript Culture, the Extended Situation, and the Emergence of the Written Gospel», *art. cit.*, p. 159-184 ; S. BUTTICAZ, «The Construction of Apostolic Memories in the Light of two New Testament Pseudepigrapha (2 Tim and 2 Pet)», *art. cit.*, p. 341-363 ; U. SCHNELLE, *Die ersten 100 Jahre*, *op. cit.*

[100] J. DUPONT, «L'apôtre comme intermédiaire du salut dans les Actes des apôtres», *art. cit.*, p. 357 (l'élément entre crochets est nôtre). Dans le même sens : G. SCHNEIDER, *Lukas, Theologe der Heilsgeschichte*, *op. cit.*, p. 84.

[101] Sur la réception de Paul dans la mémoire lucanienne des origines et son alignement sur les apôtres : S. BUTTICAZ, «Paul et la mémoire lucanienne des origines», *in :* ID., A. DETTWILER, J. SCHRÖTER (éds), *Réceptions de Paul dans le christianisme naissant : des origines jusqu'à Irénée*, Berlin, de Gruyter, *à paraître*.

[102] Avec C. MOUNT, «Paul's Place in Early Christianity», *in* : D. P. MOESSNER *et al.* (éds), *Paul and the Heritage of Israel. Paul's Claim upon Israel's Legacy in Luke and Acts in the Light of the Pauline Letters* (LNTS 452), Londres, T&T Clark, 2012, p. 99 : «[T]he author of Luke-Acts recognizes the need for apostolic traditions to be grounded in an explicit apostolic history, and Paul figures into this history». Ici et pour ce qui suit, lire aussi : ID., «Luke-Acts and the Investigation of Apostolic Tradition : From a Life of Jesus to a History of Christianity», *art. cit.*, p. 380-392.

[103] *Cf.* note 25 ci-dessus.

[104] Au sujet de cette notion : J. ASSMANN, *La mémoire culturelle*, *op. cit.*, p. 34-38.

[105] Pour J. ASSMANN, c'est bien là la vocation dévolue à la «mémoire culturelle» : ID., «Kollektives Gedächtnis und Kulturelle Identität», *in* : ID., T. HÖLSCHER (éds), *Kultur und Gedächtnis*, Frankfurt, Suhrkamp, 1988, p. 13 : «Das kulturelle Gedächtnis bewahrt den Wissensvorrat einer Gruppe, die aus ihm ein Bewusstsein ihrer Einheit und Eigenart bezieht». Voir aussi : G. STERLING, *op. cit.*

Au contraire : l'époque des premiers témoins forme, avec le temps de Jésus, les « choses accomplies parmi nous », soit l'histoire de la réalisation des promesses faites à Israël[106]. La canonisation des Actes dès la fin du IIe siècle aura, de ce point de vue, une portée majeure dans la définition de la vérité en régime chrétien[107]. Dans le sillage de Luc, précisément, celle-ci ne pourra plus se dire en dehors de l'histoire et, surtout, de *l'histoire des humains*[108]. Dorénavant, c'est dans la rencontre *heilsgeschichtlich* entre l'éternité et le temps, entre le Très-Haut et les témoins de la résurrection, entre l'œuvre de Dieu et la part de l'humain, que le vrai se donnera à découvrir[109] – *et nulle part ailleurs*[110].

[106] *Cf.* G. Schneider, *Lukas, Theologe der Heilsgeschichte*, *op. cit.*, p. 52-53.

[107] À ce sujet : J. Schröter, « Die Apostelgeschichte und die Entstehung des neutestamentlichen Kanons. Beobachtungen zur Kanonisierung der Apostelgeschichte und ihrer Bedeutung als kanonischer Schrift », *in* : Id., *Von Jesus zum Neuen Testament, Studien zur urchristlichen Theologiegeschichte und zur Entstehung des neutestamentlichen Kanons* (WUNT 1.204), Tübingen, Mohr Siebeck, 2007, p. 297-329.

[108] G. Schneider, *Lukas, Theologe der Heilsgeschichte*, *op. cit.*, p. 73 : « Einerseits ist das Heil abhängig von Jesus und seinem Werk (Lk), andererseits bedarf es – da es nicht um eine zeitlose Philosophie und deren Vermittlung durch eine einfache Lehre und Predigt handelt – der Zeugen, die das in Raum und Zeit ergangene Heil bezeugen (Apg) ».

[109] Sur cette dualité du divin et de l'humain en Luc-Actes, on se reportera à F. Bovon, *Luc le théologien* (Le monde de la Bible 5), Genève, Labor et Fides, 2006³, p. 83-86. *Cf.* aussi *supra* note 71.

[110] Nous rejoignons, ce faisant, D. Marguerat, lorsqu'il déclare : « Avec l'évangile de Luc [il faudrait dire avec Luc-Actes] surgit un intérêt nouveau, étranger à Mc comme à la *Source des logia* : la préoccupation de l'histoire. Non par désintérêt pour le kérygme, ni pour substituer à la vérité de la foi une vérité historique (R. Bultmann), mais par conviction que le salut ne se dit pas hors de l'histoire » (D. Marguerat, « L'évangile selon Luc », *in* : Id. [éd.], *Introduction au Nouveau Testament*, 2008⁴, p. 121 ; italiques dans l'original ; la remarque entre crochets est nôtre).